

Le Père Prodigue

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Si Baudelaire est notre frère de l'ombre et du péché, et de Maistre notre précepteur, notre confesseur et notre commandeur, Victor Hugo, lui, est notre père à tous, notre père de la terre, et même notre grand-père, un grand-père parfois indigne, mais toujours magnifique.

Il y eut un temps - à l'époque de Gide, de Mallarmé et de Valéry - où Hugo passait pour enflé, ridicule, outré, bref infréquentable. Gide se tortillait devant l'énormité de son génie et Valéry le traitait de «millionnaire». Un millionnaire n'est pas un prince, disait-il, réservant la qualité princière au peseur de mots quintessenciés qu'était Mallarmé. Bloy, le catholique enragé, attendait sa mort comme le vautour attend la charogne, et Barbey d'Aurevilly l'accusait d'avoir esquinté la langue française. Comme si la langue française était une génisse gémissant sous la saillie du taureau. Quant à Thierry Maulnier, c'est à peine s'il lui accordait trois lignes dans son *Anthologie de la Poésie française*. Bref, on fit honte au peuple d'avoir cru en lui et de l'avoir aimé, et très vite en effet le peuple pour lequel il avait écrit cessa de l'aimer. Très vite aussi, faut-il le rappeler, le peuple cessa d'être le peuple, épique et révolutionnaire.

La trajectoire politique de Hugo est très semblable à celle de Lamennais, autre violent, autre généreux, autre tumultueux, qui passa de la droite catholique la plus contre-révolutionnaire et ultramontaine, à la gauche la plus progressiste et la plus humanitaire. Mais un monsieur qui a écrit *Les Travailleurs de la mer* ne se laisse pas

épingler sous une étiquette politique, fût-elle la plus flamboyante. On n'oublie pas comme ça Cosette avec son seau, ni Gavroche avec son pistolet. La solitude de Jean Valjean devant la mort ne s'oublie pas non plus comme ça, ni la rencontre de l'enfant et du pendu dans *L'Homme qui rit*. Ni la cour des miracles ni les sièges de Notre-Dame par les truands.

Et puis Hugo, c'est aussi l'écrivain qui rit tout simplement. Quelques-unes de ses plus belles pages sont imprégnées de drôleries malicieuses et souvent même d'un franc rire. À côté de lui, Chateaubriand paraît cravaté. Car Hugo a retrouvé le peuple en retrouvant le Moyen Âge. Enorme et délicat, comme eût dit Verlaine. Retrouvant le peuple, il retrouve par là même la véritable aristocratie, celle qui plonge ses racines dans la terre et qui vit au milieu du peuple dont elle est la tête et le souffle. Avant que Versailles n'eût confiné les nobles au rôle de fauves châtrés dans une ménagerie. Et c'est peut-être cela son romantisme tant conquis par les messieurs de la grammaire et de la droite réactionnaire. C'est le refus de faire une distinction entre le noble et le vulgaire, le sérieux et le comique, la raison et le jeu.

Le souffle de l'inspiration

Hugo était un homme bon, qui croyait en Dieu comme un petit enfant et au Progrès comme une grande personne. Il croyait au génie et à la bonté. Il avait l'esprit vaste et intuitif. L'aimer nous rend meilleur.



Victor Hugo à Ragaz, en Suisse, en 1884.

Le héros cher au cœur de Hugo, c'est le proscrit, l'homme éliminé de la société et livré au vent et à ces forces vagues, hostiles et élémentaires qui se donnent carrière en dehors et au-delà du chenil humain et de la niche sociale. C'est le Quasimodo de *Notre-Dame de Paris*, c'est le Gilliat des *Travailleurs de la mer*, c'est le Gwynplaine de *L'Homme qui rit*, c'est le Cimourdain de *Quatrevingt-treize* et c'est surtout le Jean Valjean des *Misérables*.

Sous une forme plus ample, emporté sur les ailes du vocabulaire le plus riche, le plus coloré et le plus sonore, et de la plus vaste rhétorique qu'un écrivain français ait jamais eue à sa disposition, et enrichi de tous les détails pittoresques qu'une prunelle altérée de bric-à-brac ait jamais été à même de recueillir, et de ces fantômes qui pullulent comme dans les eaux-fortes de Rembrandt dans cette région intermédiaire, crépusculaire, entre l'ombre et la lumière, fouetté par

une émotion aussi sombre que sincère et par une espèce de souffle démesuré dans lequel il faut bien reconnaître celui de l'inspiration (dont se méfiait tant Valéry, qu'il était arrivé à la nier).

L'instinct populaire ne s'y est du reste pas trompé, qui a reconnu dans Hugo son père. Après les grandes figures révolutionnaires, les Mirabeau, Danton, Robespierre, Marat, ces pères de la France moderne accouchée par le forceps de la Terreur et baptisée sur la guillotine, après l'inoubliable vol de l'aigle napoléonien, la France est orpheline. Les Bourbons revenus dans les fourgons de l'Etranger vainqueur à Waterloo ne pourront plus jamais redevenir ses rois légitimes. Quant aux Orléans, une plume française se déshonore à en écrire même le nom !

Arrive Hugo («Le siècle avait deux ans... Dans Besançon, vieille ville espagnole...»), ce Titan qui de sa main de géant ramasse tout l'héritage du Moyen Age qu'il jette avec

magnificence comme une pluie d'or aux yeux éblouis des petits et qui ouvre, cet Œdipe aux yeux crevés, cet Orphée forniquant avec les bacchantes (Booz couchant avec ses filles), la voix qu'il croyait royale du Progrès. Il est à lui seul tous les rois de France, il est à lui seul presque Dieu.

L'Eglise ayant de son point de vue forniqué avec les puissants, il est le dernier roi qui écrit de grandes et terribles histoires à ses enfants et qui, après les avoir fait pleurer et rire, les endort par un sourire et un baiser. Un incontestable inspiré qui ne se méfiait pas assez de l'inspiration, au dire des grammairiens, mais qui, s'il s'en fût méfié, n'eût pas été notre Hugo. C'est un vent qui soulève dans son tourbillon des tempêtes de poussière, de linge sale, de vieux papiers et de feuilles mortes.

Et sa *Légende des siècles*, est-elle autre chose que la mer fouettée par son amant le vent, comme des chevaux par le fouet du cocher, comme une maîtresse domptée par le lys du poète ?

Le Hugo qui s'impose à notre imagination, c'est celui de l'exil de 1851, c'est celui qui dit non à Napoléon le Petit, et qui emporte avec lui la République dans sa houppe, comme autrefois Joseph, sur le conseil de l'ange, avait emporté l'enfant Jésus en Egypte dans les plis de sa tunique. Il est celui qui coupe derrière lui les ponts et tel que l'ont modelé la mer et la solitude.

Hugo, dans sa maison de Guernesey, fait tourner les tables et parle aux esprits, tout en dessinant avec des taches des ruines gothiques et patibulaires. Une chandelle à la main, il erre, somnambule, les mains mouillées d'embruns. Le thème de la foule et de la multitude lui vient en contemplant la mer. Lors de ses promenades solitaires, il s'est déployé devant lui, grâce à une de ces antithèses gigantesques qui étaient indispensables à son inspiration. Nous n'avons désormais plus devant nous que cette bouche d'ombre d'où jaillit la lumière. L'esprit souffle chez Hugo, mais il ne souffle quand

même pas tout le temps. Il y a des reprises d'haleine. Il y a des trous soudains qui sont comme de brusques chutes de pression. Il y a des piétinements acharnés, des répétitions et un mépris superbe de la mesure et de la matière, traversé d'éclairs éblouissants ; mais le plus souvent, ça décolle.

Notons que chez Hugo, le créateur est aussi et avant tout un travailleur. Pas de répit, pas de repos pour ce Sisyphe ; la paresse, le loisir, c'est tout juste bon pour les nobles. Aristos à la lanterne, à la roue et au feu ! Le monde de demain sera le monde du travail.

A vrai dire, au sens précis et philosophique du terme, Hugo ne «pense» pas. C'est là sa force et sa raison pour laquelle un Valéry, qui avait mis tout son ego dans le bien penser, lui en voulait tant. Pour Hugo, penser signifie mettre les voiles. Les mots sont pour lui des navires. Il est à lui seul la source, le torrent, le fleuve et l'océan. Mais jamais le lac dont on pourrait faire le tour et sur le miroir inerte duquel on pourrait un moment voir se refléter son visage.

Un frisson cosmique

Dans *William Shakespeare*, Hugo se voit comme un génie dans une grande assemblée de génies, ses pairs et ses ancêtres. Il parcourt ainsi, en de longues rhapsodies, les annales de sa famille, cette suite de princes de l'esprit qui commence par Moïse et qui s'achève à lui. On comprend bien alors que dans l'esprit de Hugo, rois et prêtres n'ont pas de place. De même que les protestants ont supprimé le moine oisif et contemplatif ainsi que l'aristocrate improductif et dépensier comme un luxe que la société ne peut plus se permettre, Hugo, lui, a remplacé le prêtre et le roi par le génie. Le génie pour Hugo, c'est le mage directement inspiré par le ciel.

Contrairement au frisson de Baudelaire que le poète cherche et trouve dans la

modernité, c'est-à-dire dans la catastrophe, le frisson chez Hugo est un frisson cosmique. Dans *La Mort parle*, il écrit : «Tout grand esprit fait dans sa vie deux œuvres, son œuvre de vivant et son œuvre de fantôme. Tandis que le vivant fait ce premier ouvrage, le fantôme pensif dans la nuit pendant le silence universel s'éveille dans le vivant. - Ô terreur, dit le vivant, ce n'est pas tout ? - Non, répond le spectre, lève-toi, debout, il fait grand vent, les chiens et les renards aboient, les ténèbres sont partout. La nature frissonne et tremble sous le fouet de Dieu.»

Comment ne pas évoquer ici la doctrine catholique ? Quoi, dit le mort en arrivant dans l'au-delà, la vie n'est pas finie ? Non, et qui plus est, s'entend-il dire, elle ne finira jamais. Hercule, Atlas, de nouveaux travaux vous attendent ! Comme chez Baudelaire, Dieu chez Hugo est alternativement Dieu et Satan et manie souvent le fouet (ce qui est d'excellent augure). A peine plus lumière que ténèbres, même si à la fin de Satan, celui-ci se résorbe en Dieu dont il était comme une émanation (théorie des émanations chère à Jacob Boehm et à toute la philosophie allemande du devenir qui en est issue), comme les ténèbres au sein de la lumière. Il y a un penseur allemand chez ce Hugo qui faisait commencer l'Asie au Rhin et l'Afrique à la Loire, non sans raison.

Le Christ est naturellement tout aussi absent de l'œuvre de Hugo que de celle de Shakespeare ou du *Paradis perdu* de Milton. A quoi bon un intermédiaire entre Dieu et le poète prophète inspiré ? Homme de l'Ancien Testament, Victor Hugo est le dernier grand écrivain à avoir écrit à la fois en vers et en prose et à avoir été poète et romancier de génie.

G. J.

Récemment parus

Jean-Marc Hovasse, *Victor Hugo, T. 1, Avant l'exil, 1802-1851*, Fayard, Paris 2002, 1 366 p.

Victor Hugo, *La légende des siècles*, Gallimard, Paris 2002, 650 p.

Max Gallo, *Je suis une force qui va et Je serai celui-là, XO*, Paris 2002, 494 p. et 510 p.

Juliette Drouet, *Mon grand petit homme imaginaire*, Gallimard, Paris 2002, 830 p. (Un choix de lettres et de billets d'amour envoyés par Juliette à son titan d'amant. Il nous en resterait dix-huit mille. Si l'amour existe, Hugo l'a sûrement rencontré, ayant rencontré tout ce qui existe et tout ce qui n'existe pas).



WEEK-ENDS DISCERNEMENT JEUNES ADULTES, 20-35 ANS

9-10 novembre 2002, Bex

Se laisser conduire par l'Esprit, pas à pas.

11-12 janvier 2003, Fribourg

Envisager ma vie comme un service qui ouvre à la joie.

8-9 mars 2003, Villars-sur-Glâne

Faire de ma vie un espace pour Dieu.

24-25 mai 2003, Jura

Choisir mon chemin de vie.

Renseignements et inscriptions :

Sr Marie-Bosco Berclaz, 1213 Onex

☎ 022/792 70 72 ou 078/610 46 27

E-mail : s.marie-bosco@bluewin.ch

Centre Romand des Vocations

☎ 021/616 27 68 - www.vocations.ch